saue et l'Etat damne, l'Etat détruit les cieux, l'Etat comble les enfers.

Et pourtant cet Etat, ce corps administratif que le Contrat social arme d'un pouvoir aussi redoutable, est réduit par ce même Contrat social à une impuissance absolue. Ce dieu Etat, qui étroit tout, qui broie tout, un caprice, une fantaisie peut le terrasser demain. L'Etat peut bien mépriser les droits naturels que chacun possède à la propriété, au mariage, à la liberté civile et personnelle, et pourtant ceux dont il viole ainsi les droits les plus sacrés sont les vrais rois, les seuls dépositaires de l'autorité. Que dis-je ? au moment même où l'administration décrète ces lois tyranniques, tout le pouvoir est aux mains du peuple ! L'autorité, dit J.-J. Rousseau, réside essentiellement dans le peuple d'une manière inaliénable. Et il ajoute : "La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point, elle est la même, ou elle est une autre : il n'y a point de milieu."

Que deviennent alors les princes, les députés, les sénateurs ? Rousseau nous l'apprend : "Les députés du peuple ne sont ni ne peuvent être ses représentants ; ils ne sont que ses commissaires, ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi."

Faites donc des lois, princes, députés, sénateurs. Faites-les nombreuses, interminables, indéchiffrables ; c'est votre métier, gagnez consciencieusement votre salaire, et quand votre besogne sera terminée, si le peuple ne daigne pas approuver vos lois, elles seront par le fait même nulles et sans effets.

"L'Eglise libre dans l'Etat libre," criait le libéralisme. "Le citoyen libre, indépendant, dans l'Etat despotique," clame J.-J. Rousseau. L'Etat peut tout commander, le citoyen peut tout mépriser ; le prince possède un pouvoir absolu sur le citoyen, le citoyen possède un pouvoir non moins absolu sur le prince ; et nous avons ce singulier phénomène du droit auquel correspond non pas une obligation, mais un droit diamétralement opposé.

Voilà le dédale de contradictions dans lequel nous entraîne le Contrat social. Avons-nous raison de nous en étonner ? Messieurs, donnez pour source à notre Saint-Laurent un lac de fiel, et le Saint-Laurent ne roulera que des flott de fiel ; prenez pour base d'un système un principe faux, et il n'en découlera que des absurdités.

Et quel est donc le principe sur lequel s'appuie le Contrat social ? Ecoutez, J.-J. Rousseau va nous l'apprendre : "Tout homme étant né libre et maître de lui-même, nul ne peut, sous quelque prétexte que ce puisse être, l'assujettir sans son propre aveu."

De prime abord, la proposition paraît séduisante ; c'est si beau la liberté ! Mais, hélas ! je sais bien que, par le seul fait de ma naissance, je suis chargé d'une foule d'obligations. Ma seule naissance m'a placé sous l'autorité paternelle. Ma seule naissance dans une colonie britannique m'a soumis aux lois anglaises.

Qui oserait prétendre que le citoyen peut refuser d'obéir aux lois de son pays ? Et pourtant, nul n'est venu quand nous étions encore en bas âge, nous lire au nom de l'Etat le *Code Civil* de la province de Québec et nous demander si nous voulions bien en accepter tous les articles. Je sais bien que Rousseau dit quelque part : "Quand l'Etat est constitué, le consentement est dans la résidence ; habiter le territoire, c'est se soumettre à la souveraineté." Mais ailleurs il ajoute : "La famille, les biens, le défaut d'asile, la nécessité, la violence peuvent retenir un habitant dans le pays malgré lui, et alors son séjour seul ne suppose plus son consentement au contrat."

Quand donc le gouvernement passera une loi pénible, quand il imposera de lourdes taxes, chaque citoyen pourra refuser d'obéir, alléguant qu'il n'est demeuré jusque-là dans sa patrie que par crainte de manquer d'asile ailleurs, que pour garder ses biens, que pour subvenir aux besoins de sa famille, et alors... seuls les vieux garçons n'aurait peut-être pas d'excuses et devront payer. Mais combien plus désastreux

encore sont les effets de ce principe si on l'applique aux relations qui existent entre les enfants et les parents ! L'enfant naît libre, l'enfant ne doit pas obéissance à ses parents. Alors, que devient l'éducation ? Comment le père pourra-t-il diriger son fils dans la voie du bien, former son cœur à la pratique de la vertu, si le fils n'est pas tenu d'obéir aux conseils de son père ? Que devient la société domestique sans l'autorité paternelle, puisque l'autorité est essentielle à toute société ? La famille n'est plus qu'une agglomération d'individus, sans aucune unité morale ; le père, la mère, les enfants : tous égaux, tous possédant les mêmes droits, jouissant des mêmes privilèges. Dès lors la société civile ne se compose plus de familles, puisqu'il n'y a pas de familles, mais d'individus ; et nous marchons à grand pas vers l'Etat père de famille, vers l'Etat maître d'école, vers l'Etat père nourricier de tous les citoyens.

Non, Messieurs, l'homme ne naît pas libre. Du moment où il reçoit l'être, des obligations nombreuses, variées, accablantes peut-être, le guettent, en rangs pressés, à la porte de la vie.

Mais qu'ai-je fait ? Je m'évertue à prouver l'inanité du principe, fondement du pacte social, et je ne m'aperçois pas que je me prive de l'arme la plus redoutable contre le pacte social. Car Rousseau, rendons-lui justice, prévoyant que son contrat serait battu en brèche, y a renfermé tous les instruments nécessaires à sa démolition.

EMERY BEAULIEU

(La fin du prochain numéro)

LA JOYEUSE LEGENDE DES LARMES (*)

Ils étaient deux moines du même sang, au couvent de Fiesole, deux frères, deux artistes : l'un peintre, Angelico ; l'autre sculpteur... Je n'ai pu trouver son nom nulle part, la gloire elle-même l'a oublié.

Angelico achevait une fresque, son frère une statue, deux chefs-d'œuvre.

Les deux moines avaient lutté de génie, dans cette double représentation de la Mère de Dieu, dont l'une était un poème de couleurs, l'autre un poème de marbre.

Le peintre achevait d'aureoler la tête de sa Madone, et l'or blond de sa palette étincelait encore au bout de ses pinceaux ; le sculpteur eût volontiers nimbé sa Vierge d'une couronne, mais...

Et la même pensée venant sans doute à l'esprit des artistes agenouillés, — les chefs-d'œuvre se faisaient à genoux en ce temps-là, — le peintre jeta un regard à la statue sans diadème, et le sculpteur, triste, contempla la Vierge couronnée de la fresque.

— De quoi couronneras-tu ta Madone ? lui murmura Angelico, en la douce langue d'Italie, qui semble, à ceux qui la connaissent, une perpétuelle chanson.

— Je ne sais, répondit le moine-sculpteur.

— Prions, continua le peintre.

Et les deux moines, les bras en croix, laissant tomber ciseaux et palette, prièrent.

Leurs grands yeux clairs, levés au ciel, reflétaient lointainement, en leur vivant miroir, la flamme de ces deux incendies allumés dans leurs âmes : la Foi et l'Art.

Dans la salle silencieuse où ils priaient, en cette tombée de la nuit, nul bruit que celui de leurs poitrines haletantes et nulle lumière, que le dernier rayon pâle d'un soleil couchant.

Sur le dallage du stuc noir veiné de rose, à ses genoux, Angelico crut entendre comme le bruit ténu d'une goutte d'eau qui tombe, en la solennelle solitude d'une grotte, des voûtes en bas, dans le pur bassin d'une eau tranquille ; distrait dans son oraison, le moine pencha ses yeux emplis de prières, et ses regards rencontrèrent sur le sol, une perle merveilleusement taillée qu'irisait des sept couleurs de l'arc-en-ciel la brisure d'un rayon de soleil.

Et sans parole, d'un geste, tirant son frère de son extase, le peintre montra du doigt la perle au sculpteur.

(*) Contes Inquiets, chez O. Schepens et Cie, Bruxelles.

Sous leurs yeux devenus attentifs, mais cette fois avec le bruit clair et sonore d'une larme de cristal, une deuxième perle tomba.

Les deux moines, par une identique pensée, regardèrent la statue de Marie qui déjà se dressait, magnifique et de toute sa taille, hors de l'immaculée blancheur d'un bloc de Carrare.

Un seul cri, — le cri de l'admiration est unique, comme le mot de l'amour, — un seul cri s'échappa de la poitrine des religieux-artistes.

Les yeux de la statue étaient pleins d'étincelantes pierreries pareilles à celles déjà tombées.

La Vierge de marbre pleurait des larmes de diamant. Mais non, elle ne pleurait pas, elle sanglotait la Mère de Dieu, et les larmes diamantées roulaient maintenant de ses yeux sur ses joues, et tombaient incessantes et cristallines, avec un bruit de grêle contre les vitraux, sur le pavé de stuc noir veiné de rose.

Il en tomba dix, cent, mille ; le sol, au pied de la statue, semblait un fantastique coffret de joaillier ou de tailleur de diamants entr'ouvert, et le dernier rayon de soleil, brisé aux facettes de ces pierreries, demeurait là, en ces rares cristaux, comme un glorieux prisonnier de lumière.

Le sculpteur comprit ce que la Religion et l'Art voulaient de lui :

— Merci, merci, merci, — pria le moine, en une exultante action de grâce.

Et subitement à ce merci du moine-artiste, comme si la source en fût tarie, ces merveilleuses larmes cessèrent de couler des yeux de la Vierge ; en même temps, pour attester le prodige, il en demeura deux, les plus pures de ces larmes, les plus beaux de ces diamants, au fond de ces grands yeux de marbre vivant.

Le sculpteur enchâssa, dans l'or très fin d'un large diadème, toutes les perles pleurées, comme des larmes, par les yeux de la Vierge et l'en couronna.

Sur le socle de la statue, on lit cette inscription, que les pieuses lèvres des moines, se succédant depuis des siècles, dans les cloîtres de Fiesole, au pied de la statue miraculeuse, ont à demi-effacée de leurs baisers :

"Je t'ai fait une couronne de tes larmes."

ENVOI

Notre couronne, à nous aussi, sera faite de nos larmes, ces diamants vivants que la souffrance fait couler de nos yeux et que recueillent nos invisibles gardiens, les Anges.

Bienheureux donc ceux qui pleurent !

POL DEMADE.

L'OREILLE FINE

Monté sur une chaise pour attraper une mouche bleue, j'accroche soudain la glace. Ses clous usés cèdent. Elle se renverse et pousse la pendule qui entraîne avec elle les chandeliers, le pot à tabac et les deux grands vases vides.

Tout s'écroule et se brise.

J'ai peut-être démoli la cheminée et je reste longtemps frappé de stupeur, comme si je regardais à mes pieds un tonnerre éclaté.

Le chien aboie dans la cour.

De la chambre voisine, grand-père, malade et couché, m'appelle :

— Il me semble que j'ai entendu un bruit, petit ? qu'est-ce donc ?

— Rien, grand-père, dis-je sans savoir ce que je dis, j'ai laissé tomber mon porte-plume !

— Ton porte-plume, petit ! ton porte-plume !

Grand-père n'en revient pas ; il se soulève sur un coude, montre une bonne figure contente, et me tapotant sur la joue :

— Hein ! petit, moi qu'on croyait déjà sourd, comme j'ai encore l'oreille fine !

JULES RENARD

La contrariété, c'est le buisson d'épines qui empêche le bonheur de pénétrer jusqu'à nous. Buisson qui croît sur tous les chemins, sous le ciel le plus beau.